H B

par un des Quarante

(Prosper Mérimée)

4
7

PARIS

LA CONNAISSANCE

9, Galerie de la Madeleine

—

1920

Ao Livio Xavier,
Of. o
~~bastos in to Gues.~~
20. V. 1946

H B

H B

par un des Quarante

(Prosper Mérimée)

PARIS

LA CONNAISSANCE

9, Galerie de la Madeleine

—

1920

« Le siècle est trop collet-monté; il faut se rappeler ce grand mot que j'ai ouï répéter bien des fois à lord Byron : **« this age of cant. »** *Cette hypocrisie si ennuyeuse et qui ne trompe personne, a l'immense avantage de donner quelque chose à dire aux sots : ils se scandalisent de ce qu'on a osé dire telle chose, de ce qu'on a osé rire de telle autre, etc. »*

(H. BEYLE, *Les Cenci.*)

Il y a un passage de l'Odyssée qui me revient en mémoire. Le spectre d'Elpénor apparaît à Ulysse et lui demande les honneurs funèbres :

Μή μ'ἄκλαυτον, ἄθαπτον, ἰὼν ὄπιθεν καταλείπειν

« ne me laisse pas sans être pleuré, sans être enterré. »

Aujourd'hui, l'enterrement ne manque à personne, grâce à un règlement de police, mais, nous autres païens, nous avons aussi des devoirs à remplir envers nos morts, qui ne consistent pas seulement dans l'accomplissement d'une

ordonnance de grande voirie. J'ai assisté à trois enterrements païens : — celui de Santelet qui s'était brûlé la cervelle : son maître, grand philosophe, Cousin et ses amis, eurent peur des honnêtes gens et n'osèrent parler ; — celui de M. Jacquemont : il avait défendu les discours ; — celui de Beyle enfin. Nous nous y trouvâmes trois, et si mal préparés, que nous ignorions ses dernières volontés. Chaque fois, j'ai senti que nous avions manqué à quelque chose, sinon envers le mort, du moins envers nous-mêmes. Qu'un de nos amis meure en voyage, nous aurons un vif regret de ne pas lui avoir dit adieu au moment du départ. Un départ, une mort doivent se célébrer avec une certaine cérémonie, car il y a là quelque chose de solennel. Ne fût-ce qu'un repas, une association de pensées

régulière, il faut quelque chose. Ce quelque chose, c'est ce que demande Elpénor ; ce n'est pas seulement un peu de terre qu'il réclame, c'est un souvenir.

J'écris les pages suivantes pour suppléer à ce que nous ne fîmes point aux funérailles de Beyle. Je veux partager avec quelques-uns de ses amis mes impressions et mes souvenirs.

Beyle, original en toutes choses, ce qui est un vrai mérite à cette époque de monnaies effacées, se piquait de libéralisme et était, au fond de l'âme, un aristocrate achevé. Il ne pouvait souffrir les sots ; il avait pour les gens qui l'ennuyaient une haine furieuse, et, de sa vie, il n'a pas su bien nettement distinguer un méchant d'un fâcheux.

Il affichait un profond mépris pour le caractère français et il était éloquent à

faire ressortir tous les défauts dont on accuse, à tort sans doute, notre grande nation : légèreté, étourderie, inconséquence en paroles et en actions. Au fond, il avait à un haut degré ces mêmes défauts, et pour ne parler que de l'étourderie, il écrivit un jour de Civita-Vecchia à M. de Broglie, ministre des affaires étrangères, une lettre chiffrée et lui transmit le chiffre sous la même enveloppe.

Toute sa vie, il fut dominé par son imagination et ne fit rien que brusquement et d'enthousiasme. Cependant, il se piquait de n'agir que conformément à la raison : « Il faut en tout se guider par la lo-gique, » disait-il en mettant un intervalle entre la première syllabe et le reste du mot, mais il souffrait impatiemment que la logique des autres ne fût

pas la sienne. D'ailleurs, il ne discutait guère. Ceux qui ne le connaissaient pas attribuaient à un excès d'orgueil ce qui n'était peut-être que le respect pour les convictions des autres : « Vous êtes un chat, je suis un rat, » disait-il souvent pour terminer les discussions.

Un jour, nous voulûmes faire ensemble un drame. Notre héros avait commis un crime et était tourmenté de remords. « Pour se délivrer d'un remords, dit Beyle, que faut-il faire ? » Il réfléchit un instant :

— « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. »

Notre drame en resta là.

Il n'avait aucune idée religieuse ou, s'il en avait, il apportait un sentiment de colère et de rancune contre la Providence :

« Ce qui excuse Dieu, disait-il, c'est qu'il n'existe pas. »

Une fois, chez Madame Pasta, il nous fit la théorie cosmogonique suivante : Dieu était un mécanicien très habile. Il travaillait nuit et jour à son affaire, parlant peu et inventant sans cesse, tantôt un soleil, tantôt une comète. On lui disait : Mais écrivez donc vos inventions ! Il ne faut pas que cela se perde. — Non, répondit-il, rien n'est encore au point où je veux. Laissez-moi perfectionner mes découvertes et alors... Un beau jour, il mourut subitement ; on courut chercher son fils unique qui étudiait aux Jésuites. C'était un garçon doux et studieux qui ne savait pas deux mots de mécanique. On le conduisit dans l'atelier de feu son père : — Allons, à l'ouvrage ! il s'agit de gouverner le monde.... Le

voilà bien embarrassé ; il demande : — Comment faisait mon père ? — Il tournait cette roue, il faisait ceci, il faisait cela... Il tourne la roue et les machines vont de travers.

Beyle me dit qu'il avait fait un drame de la vie de Jésus-Christ. Il l'avait présenté comme une âme simple, naïve, toute pleine de sensibilité et de tendresse, mais incapable de commander aux hommes. Jésus-Christ, dans ce drame, exploitait à son profit la doctrine de Socrate. Y a-t-il de l'amour dans votre drame, lui demandai-je ? — Beaucoup ! Et saint Jean, le disciple chéri ? » Il soutenait que tous les grands hommes ont eu des goûts bizarres et citait Alexandre, César, vingt papes italiens ; il prétendait que Napoléon lui-même avait eu du faible pour un de ses aides-de-camp.

Il était difficile de savoir ce qu'il pensait de Napoléon. Presque toujours il était de l'opinion contraire à celle qu'on mettait en avant. Tantôt il en parlait comme d'un parvenu ébloni par les oripeaux, manquant sans cesse aux règles de la lo-gique, d'autres fois, c'était une admiration presque idolâtre. Tour à tour il était frondeur comme Courier et servile comme Las Cases. Les hommes de l'Empire étaient traités aussi diversement que leur maître.

Il convenait de la fascination exercée par l'empereur sur tout ce qui l'approchait : « Et moi aussi, disait-il, j'ai eu le feu sacré ! On m'avait envoyé à Brunswick pour lever une contribution extraordinaire de cinq millions. J'en ai fait payer sept, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea,

exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela, et dit : « C'est bien.» Nous aimions à l'entendre parler des campagnes qu'il avait faites avec l'empereur. Ses récits ne ressemblaient guère aux relations officielles. On en jugera. Dans une affaire fort chaude, Murat haranguait les soldats près de se débander ; voici en quels termes : « En avant ! s.... n... de... D... ! J'ai le cul rond comme une pomme, soldats ! j'ai le cul rond comme une pomme ! » « Dans le moment du danger, disait Beyle, cela paraissait une harangue ordinaire, et je suis persuadé que César et Alexandre ont dit dans de telles occasions d'aussi grosses bêtises. »

Parti de Moscou, Beyle se trouva le soir du troisième jour de la retraite, avec

environ mille cinq cents hommes, séparé du gros de l'armée par un corps russe considérable. On passa une partie de la nuit à se lamenter, puis les gens énergiques haranguèrent les poltrons, et à force d'éloquence les engagèrent à s'ouvrir un chemin l'épée à la main, dès que le jour permettrait de distinguer l'ennemi. Autre genre d'allocution militaire : « Tas de canailles ! vous serez tous morts demain, car vous êtes trop j... f... pour prendre un fusil et vous en servir, etc.» Ces paroles sublimes ayant produit leur effet, à la petite pointe du jour on marcha résolument aux Russes dont on voyait encore briller les feux de bivac. On y arrive sans être découvert et l'on trouve un chien tout seul. Les Russes étaient partis dans la nuit.

Pendant la retraite, il n'avait pas trop

souffert de la faim, mais il lui était absolument impossible de se rappeler comment il avait mangé, si ce n'est un morceau de suif qu'il avait payé 20 francs et dont il se souvenait encore avec délices.

Il avait emporté de Moscou le volume des Facéties de Voltaire, relié en maroquin rouge, qu'il avait pris dans une maison qui brûlait. Ses camarades trouvaient cette action un peu légère : dépareiller une magnifique édition ! Lui-même éprouvait une espèce de remords.

Un matin, aux environs de la Bérézina il se présenta à M. Daru, rasé et habillé avec quelque soin : « Vous avez fait votre barbe, lui dit M. Daru, vous êtes un homme de cœur ! »

M. Bergonié, auditeur au Conseil d'État m'a dit qu'il devait la vie à

Beyle qui, prévoyant l'encombrement des ponts, l'avait obligé à passer la Bérézina le soir qui précéda la déroute. Il fallut employer presque la force pour obtenir qu'il fît quelques centaines de pas. M. Bergonié faisait l'éloge du sang-froid de Beyle et du bon sens qui ne l'abandonnait pas dans un moment où les plus résolus perdaient la tête.

En 1813, Beyle fut témoin involontaire de la déroute d'une brigade entière, chargée inopinément par cinq cosaques. Beyle vit courir environ deux mille hommes, dont cinq généraux reconnaissables à leurs chapeaux brodés. Il courut comme les autres, mais mal, n'ayant qu'un pied chaussé et portant une botte à la main. Dans tout ce corps français, il ne se trouva que deux héros qui firent tête aux cosaques : un gendarme nommé

Menneval et un conscrit qui tua le cheval du gendarme en voulant tirer sur les cosaques. Beyle fut chargé de raconter cette panique à l'empereur, qui l'écoutait avec une fureur concentrée, en faisant tourner une de ces machines de fer qui servent à fixer les persiennes. On chercha le gendarme pour lui donner la croix, mais il se cachait et nia d'abord qu'il eût été à l'affaire, persuadé que rien n'est si mauvais que d'être remarqué dans une déroute. Il croyait qu'on voulait le fusiller.

Sur l'amour, Beyle était plus éloquent que sur la guerre. Je ne l'ai jamais vu qu'amoureux ou croyant l'être ; mais il avait eu deux amours-passions (je me sers d'un de ses termes) dont il n'avait jamais pu guérir. L'un, le premier en date, je crois, lui avait été inspiré par

Madame Curial, alors dans tout l'éclat de sa beauté. Il avait pour rivaux bien des hommes puissants, entre autres un général fort en faveur, Caulaincourt, qui abusa un jour de sa position pour obliger Beyle à lui céder sa place auprès de la dame.

Le soir même, Beyle trouva moyen de lui faire tenir une petite fable de sa composition, dans laquelle il lui proposait allégoriquement un duel. Je ne sais si la fable fut comprise, mais on n'accepta pas sa moralité, et Beyle reçut une verte semonce de M. Daru, son parent et son protecteur. Il n'en continua pas moins ses poursuites.

En 1836, Beyle me racontait cette aventure, le soir, sous les grands arbres de la promenade de Laon. Il ajoutait qu'il venait de voir Madame Curial âgée

de quarante-sept ans et qu'il s'était trouvé aussi amoureux qu'au premier jour. L'un et l'autre avaient eu bien d'autres passions dans l'intervalle. « Comment pouvez-vous m'aimer encore à mon âge ? » disait-elle. Il le lui prouvait très bien et jamais je ne l'ai vu montrer tant d'émotion : il avait les larmes aux yeux en me parlant.

Son autre amour-passion fut pour une belle milanaise nommée Madame Grua. Malgré la bonne foi des Italiennes, qu'il opposait sans cesse à la coquetterie des nôtres, madame Grua le trahissait indignement. Elle avait eu l'art de lui persuader que son mari, le plus débonnaire des hommes, était un monstre de jalousie, et elle obligeait Beyle à se cacher à Turin, car sa présence à Milan l'aurait perdue, disait-elle. Une fois tous

les dix jours, au cours de l'hiver, Beyle venait à Milan dans le plus strict incognito, se cachait dans une méchante auberge et la nuit était introduit chez sa belle par une femme de chambre qu'il payait bien. Cela dura quelque temps, et toujours des précautions infinies. Pourtant la femme de chambre eut un remords et lui avoua qu'on le trompait et qu'on avait autant d'amants différents qu'il passait de jours en exil. D'abord il n'en voulait rien croire ; à la fin, cependant, il accepta une expérience : on le fit cacher dans un cabinet, et là, mettant l'œil au trou d'une serrure, il vit, à trois pieds de lui, la plus monstrueuse pièce de conviction.

Beyle me dit que la singularité de la chose et le ridicule de la situation lui donnèrent d'abord une gaieté folle et

qu'il eut toutes les peines du monde à ne pas alarmer les coupables en éclatant de rire. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il sentit son malheur. L'infidèle que, pour toute vengeance, il avait un peu persiflée, essaya de le fléchir, lui demanda grâce à genoux et le suivit dans cette attitude tout le long d'une grande galerie. L'orgueil l'empêcha de lui pardonner,et il s'en accusait avec amertume, en se rappelant l'air passionné de madame Grua. Jamais elle ne lui avait paru si désirable, jamais elle n'avait eu tant d'amour. Il avait sacrifié à l'orgueil le plus grand plaisir qu'il eût pu goûter avec elle. Il fut dix mois à se consoler : « J'étais abruti, disait-il ; je ne pensais plus ; j'étais accablé d'un poids insupportable, sans pouvoir me rendre compte nettement de ce que j'éprouvais. C'est

le plus grand des malheurs : il prive de toute énergie. Depuis, un peu remis de cette langueur accablante, j'avais une curiosité singulière à connaître toutes ses infidélités : je m'en faisais raconter tous les détails. Cela me faisait un mal affreux, mais j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans toutes les situations où on me la décrivait. »

Beyle m'a toujours paru convaincu de cette idée très répandue sous l'empire qu'une femme peut toujours être prise d'assaut et que c'est pour tout homme un devoir d'essayer : « Ayez-la ; c'est d'abord ce que vous lui devez(*),» me disait-il quand je lui parlais d'une fem-

(*) Ayez-la ; c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

Nodier fait remarquer, à propos de cette acception consacrée par la chaste muse de Gresset, que la licence des anciens comiques n'est jamais allée aussi loin que le bon ton.

me dont j'étais amoureux. Un soir, à Rome, il me conta que la comtesse Cini venait de lui dire *voi*, au lieu de *lei*, et me demanda s'il ne devait pas la violer. Je l'y exhortai fort.

Je n'ai connu personne qui fût plus galant homme à recevoir les critiques sur ses ouvrages : ses amis lui parlaient toujours sans le moindre ménagement. Plusieurs fois, il m'envoya des manuscrits qu'il avait déjà communiqués à V. Jacquemont et qui revenaient avec des notes marginales comme celles-ci : «détestable,— style de portier, etc.» ; quand il fit paraître son livre *de l'Amour*, ce fut à qui s'en moquerait davantage (au fond, fort injustement) : jamais ces critiques n'altérèrent ses relations avec ses amis.

Il écrivait beaucoup et travaillait long-

temps ses ouvrages, mais au lieu d'en corriger l'exécution il en refaisait le plan. S'il effaçait les fautes d'une première rédaction, c'était pour en faire d'autres, car je ne sache pas qu'il ait jamais essayé de corriger son style : quelque raturés que fussent ses manuscrits, on peut dire qu'ils étaient toujours écrits de premier jet.

Ses lettres sont charmantes, c'est sa conversation même.

Il était très gai dans le monde, fou quelquefois, négligeant trop les convenances et les susceptibilités. Souvent il était de mauvais ton, mais toujours spirituel et original. Bien qu'il n'eût de ménagements pour personne, il était facilement blessé par des mots échappés sans malice : « Je suis un jeune chien qui joue, me disait-il, et on me mord. » Il

oubliait qu'il mordait parfois lui-même et assez serré : c'est qu'il ne comprenait guère qu'on pût avoir d'autres opinions que les siennes sur les choses et sur les hommes. Par exemple, il n'a jamais pu croire qu'il y eût des dévots véritables : un prêtre et un royaliste étaient toujours pour lui des hypocrites.

Ses opinions sur les arts et la littérature ont passé pour des hérésies téméraires lorsqu'il les a produites; aujourd'hui, quelques-uns de ses jugements ont l'air de vérités de M. de la Palisse. Lorsqu'il mettait Mozart, Cimarosa, Rossini, au-dessus des faiseurs d'opéras-comiques de notre jeunesse, il soulevait des tempêtes : c'est alors qu'on l'accusait de n'avoir pas des *sentiments français*.

Il est pourtant très français dans ses opinions sur la peinture, bien qu'il pré-

tende la juger en Italien. Il apprécie les maîtres avec les idées françaises, c'est-à-dire au point de vue littéraire. Les tableaux des écoles d'Italie sont examinés par lui comme des drames. C'est encore la façon de juger en France, où l'on n'a ni le sentiment de la forme, ni un goût inné pour la couleur. Il faut une sensibilité particulière et un exercice prolongé pour aimer et comprendre la forme et la couleur. Beyle prête des passions dramatiques à une Vierge de Raphaël. J'ai toujours soupçonné qu'il aimait les grands peintres des écoles lombarde et florentine parce que leurs ouvrages le faisaient penser à bien des choses auxquelles sans doute les maîtres ne pensaient pas. C'est le propre des Français de tout juger par l'esprit. Il est juste d'ajouter qu'il n'y a pas de langue qui puisse exprimer les

finesses de la forme ou la variété des effets de la couleur. Faute de pouvoir exprimer ce qu'on sent, on décrit d'autres sensations qui peuvent être comprises par tout le monde.

Beyle m'a toujours paru assez indifférent à l'architecture et n'avait sur cet art que des idées d'emprunt. Je crois lui avoir appris à distinguer une église romane d'une église gothique, et, qui plus est, à regarder l'une et l'autre. Il reprochait à nos églises d'être tristes.

Il sentait mieux la sculpture de Canova que toute autre, même que les statues grecques, peut-être parce que Canova a travaillé pour les gens de lettres. Il s'est beaucoup plus préoccupé des idées qu'il exciterait dans un esprit cultivé que de l'impression qu'il pourrait produire sur un œil qui aime et qui connaît la forme.

Pour Beyle, la poésie était lettre close. Souvent, il lui arrivait d'estropier, en les citant, des vers français. Il ne connaissait ni le mètre ni l'accentuation des vers anglais et italiens, et cependant il était sensible à certaines beautés de Shakspeare et du Dante, qui sont intimement unies à la forme du vers. Il a dit son dernier mot sur la poésie dans son livre *de l'Amour* : « Les vers furent inventés pour aider la mémoire ; les conserver dans l'art dramatique, reste de barbarie. » Racine lui déplaisait souverainement. Le grand reproche que nous adressions à Racine, vers 1820, c'est qu'il manque absolument aux *mœurs* ou à ce que, dans notre jargon romantique, nous appelions alors la *couleur locale*, Shakspeare, que nous opposions toujours à Racine, a fait, en ce genre, des fautes

cent fois plus grossières que nous nous gardions bien de citer. « Mais, disait Beyle, Shakspeare a mieux connu le cœur humain. Il n'y a pas de passion ou de sentiments qu'il n'ait peints avec une admirable vérité. La vie et l'individualité inimitable de tous ses personnages le mettent au-dessus de tous les auteurs dramatiques. — Et Molière ? lui répondait-on.— Molière est un coquin qui n'a pas voulu représenter le courtisau parce que Louis XIV ne le trouvait pas bon. »

Dans la pratique de la vie, Beyle avait une suite de maximes générales qu'il fallait, disait-il, observer infailliblement sans les discuter, dès qu'on les avait trouvées commodes. A peine permettait-il d'examiner un instant si le cas particulier rentrait dans une de ses théories générales.

Jusqu'à trente ans il voulait qu'un homme se trouvant avec une femme seule tentât l'abordage : « Cela réussit, disait-il, une fois sur dix ; or, la chance d'un sur dix vaut bien la peine d'essayer neuf rebuffades. » — Ne jamais pardonner un mensonge ; — ne jamais se repentir ; — prendre aux cheveux la première occasion de querelle à son entrée dans le monde, voilà quelques-unes de ses maximes.

Il se moquait de moi en me voyant étudier le grec à vingt ans : « Vous êtes sur le champ de bataille, disait-il ; ce n'est plus le moment de polir votre fusil : il faut tirer. »

Il avait souffert, comme tant d'autres, de la mauvaise honte de sa jeunesse. C'est une chose difficile pour un jeune homme que d'entrer dans un salon. Il

s'imagine qu'on le regarde et craint toujours de n'être pas correct : « Je vous conseille, me disait-il, d'entrer avec l'attitude que le hasard vous a fait prendre dans l'antichambre : convenable ou non, n'importe. Soyez comme la statue du Commandeur, et ne changez de maintien que lorsque l'émotion de l'entrée aura disparu. »

Il avait une autre recette pour les duels : « Pendant qu'on vous vise, regardez un arbre et appliquez-vous à en compter les feuilles. »

Il aimait la bonne chère ; cependant, il trouvait du temps perdu celui qu'on passe à manger et souhaitait qu'en avalant une boulette le matin on fût quitte de la faim pour toute la journée. Aujourd'hui on est gourmand et on s'en vante. Du temps de Beyle, un homme

prétendait surtout à l'énergie et au courage : comment faire campagne si l'on est gastronome ?

La police de l'Empire pénétrait partout, à ce qu'on prétend, et Fouché savait tout ce qui se disait. Beyle était persuadé que cet espionnage gigantesque avait conservé tout son pouvoir occulte. Aussi il n'est sorte de précautions dont il ne s'entourât pour les actions les plus indifférentes.

Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé César Bombet, Cotonet, etc. ; il datait ses lettres d'*Abeille* au lieu de Civita-Vecchia (*) et souvent la commençait par une telle phrase : « J'ai reçu vos soies grèges, et les ai emmagasinées en attendant leur

(*) Il était consul de France à Civita-Vecchia.

embarquement. » Tous ses amis avaient leur nom de guerre et jamais il ne les appelait d'une autre façon. Personne n'a su exactement quels gens il voyait, quels livres il avait écrits, quels voyages il avait faits.

Je m'imagine que quelque critique du vingtième siècle découvrira les livres de Beyle dans le fatras de la littérature du dix-neuvième, et qu'il leur rendra la justice qu'ils n'ont pas trouvée auprès des contemporains. C'est ainsi que la réputation de Diderot a grandi au dix-neuvième siècle, c'est ainsi que Shakspeare, oublié du temps de Saint-Évremond, a été découvert par Garrick. Il serait bien à désirer que les lettres de Beyle fussent publiées un jour ; elles feraient connaître et aimer un homme dont l'esprit et les excellentes

qualités ne vivent plus que dans la mémoire d'un petit nombre d'amis.

FIN

NOTE

La première édition a paru sans indication d'éditeur et les personnages cités n'étaient désignés que par une initiale ou leur nom était remplacé par un blanc.

L'édition de 1864 comportait un « frontispice stupéfiant dessiné et gravé par S. P. Q. R. » (Ce qui était presque un anagramme de R.o.p.s.) Le livre portait pour firme : « *Eleutheropolis*, l'an 1864 (imprimé avec une coquille MLCCCLXIV) de l'imposture du Nazaréen » et à la fin comme justification :

Ex τῆς τυπογραφίας
τῶν τοῦ Ιουλιάνου τοῦ ἀποστάτου φίλων.

H B

par un des quarante

Cet Éloge de Stendhal a été écrit par Prosper Mérimée, en 1850, dans une édition discrète tirée à 25 exemplaires ; le texte en fut repris par Poulet-Malassis en 1857 et 1864 dans des éditions peu répandues. L'illustre écrivain développa plus tard les lignes substantielles de cet admirable portrait, dans une étude plus longue. Cette dernière leçon ne contient plus dans leurs raccourcis saisissants les traits si suggestifs et inégalés qui, les premiers, dessinèrent un Stendhal vivant, dépassant son époque et prenant déjà place dans la gloire littéraire.

Ces pages ont été colligées sur le texte original, publiées par la maison d'édition « *La Connaissance* » sise à Paris 9, Galerie de la Madeleine et imprimées, par O. Dousset, à la louange de Stendhal et en l'honneur de Prosper Mérimée.

Cette plaquette in-18 couronne a été tirée à 13 chine (hors-commerce) et 635 exemplaires sur vergé d'Arches à la forme.

Chaque exemplaire est justifié : 149

Imp. O. Dousset, St-Germain-Lembron

On se lasse de tout,

excepté de connaître.

✣